COWBOY

Raphaël Gilles

Création 2020 au Festival Factory, Liège (Belgique)

Delphine De Baere

Raphaël Gilles

COWBOY

Il va se passer quelque chose…

Dans un huis clos et sous une chaleur insupportable, le temps n'annonce rien de bon. Jo la Botte cherche Doggy qui a mystérieusement disparu. Job peste, excédé par des siècles de bêtise humaine. Mickie, à bout d'humiliations, dit qu'elle va partir et cette fois-ci, ce sera pour de bon ! Georges raconte n'importe quoi à presque n'importe qui pour masquer sa peur du vide. Et l'Indienne silencieuse, observe le cirque de leurs maladresses. Disons-le clairement, ces cinq losers ont un rituel important à accomplir. Mais pour cela, ils doivent se supporter les uns les autres et supporter l'absurdité de leurs vies. Et quand ils ne s'appliquent pas à faire de leur mieux, et c'est peu dire, ils attendent quelqu'un ou quelque chose….

COWBOY est un western théâtral du 21ème siècle. COWBOY est un spectacle vertigineux où l'homme doit faire face à la société telle qu'elle lui est imposée. COWBOY c'est l'histoire de 5 personnes pour qui la fichue réussite sociale leur serre à la gorge. Et ça aussi, c'est peu dire.

Conception et mise-en-scène Delphine De Baere
Avec Delphine De Baere, Bastien Montes, Boris Prager, Damien Trapletti, Marthe Wetzel
Assistante mise-en-scène Nicole Stankiewicz
Régie & Création lumière Vincent Griffaut
Régie Lumière Laurie Fouvet
Costumes et scénographie
Photographe Raphaël Gilles
Administration & diffusion Théâtre de Liège
Production Hugo Van de Plas

Production Delphine De Baere
Coproductions Le festival de Liège, le CAPT Aide à la création 1er projet, la Fédération Wallonie Bruxelles.
Accueils en résidence L'ESACT à Liège, Le théâtre des Doms à Avignon, Le théâtre national de Bruxelles, Le festival de Liège - Factory, La chaufferie Acte 1, Arsenic 2, Îles ASBL Artist Project, La SCOPART
Soutiens Françoise Bloch

AVANT PROPOS

COWBOY est un spectacle à plusieurs entrées. Il traite les questions suivantes : Le vide de l'existence – de l'espace, l'espérance de l'aube – d'un nouveau soi, l'attente beckettienne, la question de notre détachement à Dieu, la question de notre réussite sociale, la soif des hommes, les impasses du collectif, le sentiment d'échec, le mépris de soi – des autres, la beauté du rituel, le corps transcendé et des cacahuètes…

COWBOY est un western théâtral du 21ème siècle.

COWBOY reprend le courant philosophique humaniste, notion principalement développée par Kant : il aborde le vertige de l'homme face à sa finitude.
« …la finitude concerne également les limitations de nos facultés, et, en particulier, de notre faculté de connaître (par les sens et par l'entendement). Le courant humaniste, notamment son plus illustre représentant Kant, qui met au premier plan de ses préoccupations le développement des qualités essentielles de l'être humain et sa capacité d'auto-détermination va avoir à résoudre l'aporie que lui impose la prise en compte de la finitude concrète des capacités humaines. Considérée sous le rapport de la fragilité de notre condition, éphémère et changeante, à notre opacité, la finitude s'oppose à l'immuable ainsi qu'à la transparence. » Définition de la finitude, Wikipédia.
« La mort survient de manière toujours inattendue et prématurée et elle saisit l'être humain, quel que soit son âge, au milieu de projets qui demeureront à jamais irréalisés et avant d'avoir épuisé toutes les possibilités de son être, à la différence de l'animal, qui demeure pris dans le cycle biologique de la reproduction. » La question philosophique de la finitude, Françoise Dastur.

Les 5 personnages de *COWBOY* sont confrontés à l'ennui et à l'attente. Il traite de l'épuisement de l'homme à vouloir sans cesse combler ses désirs et ses projets. Désirs et projets à jamais commencés de nouveau et à jamais inachevés. Une société où l'homme par la réalisation de ses désirs et projets ne cesse d'attendre la reconnaissance ultime de l'être supérieur.

Les cinq personnages de *COWBOY* évoluent dans un huis-clos dans lequel ils cherchent à construire une société, une vie reconnaissante.

NOTE D'INTENTION

Je viens de banlieue parisienne, en Seine-et-Marne. Un des départements les plus pauvres de France où on empile les déserts : désert médical, désert de structures scolaires, désert de lieux culturels, désert agricole, désert de Z.A.C. et parkings désert les dimanches, désert où on ne sait pas trop quoi vivre et quoi faire lorsqu'on est adolescent….

J'ai langui dans ces parkings, sur des bancs, dans les rues....

Durant ces longues attentes, je me rêvais glorieuse, téméraire, sur des tapis rouges, dans des films, dans des échappées en tout genre... J'ai rêvé à beaucoup de choses.

Revenons dans les années 90. Face à ces déserts – comme une antithèse – se construisent ces villes nouvelles, sans aucun passé encore, où de grandes entreprises cotées en Bourse arrachent les villes à la terre. Le manque de travail dans le monde rural et le prix du loyer à Paris décuplant, voici donc une nouvelle politique d'urbanisation qui se met en marche. Il faut bien loger les gens là où il y a du travail et où les prix sont encore accessibles. Une marche forcée au prix de l'oublie du monde agricole, forestier et animal. On n'oublie pas les grèves des agriculteurs lorsque leurs terres ont été vendues à des prix dérisoires pour construire Disneyland Paris. Kaufman and Broad, Bouygues Télécom, Total et tant d'autres grandes firmes détruisent un écosystème nécessaire, participe à un conformisme du paysage dont on peut se poser la question de sa diversité et de fait, de sa beauté. On peut légitimement se poser la question de la durabilité de ces bâtiments construits dans la précipitation, pour des questions de profits. Ces firmes s'imposent et investissent les territoires comme elles entreraient chez quelqu'un sans essuyer ses chaussures pleines de merdes sur le paillasson.

Dans ce contexte, ma vie d'adolescente se partage entre ennui, shopping, bitume, shit, alcool, Disney Village et son célèbre parc Disneyland Paris, notre Eldorado ! La société suçant nos ambitions et nous les recrachant un peu déboussolés. Quel dommage ! Quel gâchis alors que nous nous rêvions tous quelque part, héros.oïnes et princes.cesses !

Nous avons vieilli et nous nous sommes gargarisés de compromis. Nos rêves sont revus à la baisse. Nos désirs deviennent low-cost eux aussi.

« Et même si rien ne devait être comme nous l'avions espéré, cela ne changerait rien à nos espérances, elles resteraient une utopie nécessaire. » Jean-Luc Godard

Souvent de retour dans ce désert de Seine-et-Marne, tel un vomi fulgurant venant de mon enfance, l'idée de *COWBOY* m'est venue en sortant de la gare TGV « Marne-la-Vallée Chessy - Parc Disneyland Paris ». Cette nostalgie du marasme est venue me fouetter toute entière.

COWBOY est la sublimation des heures d'attente et de rêves silencieux sur les parkings. Pour mettre en scène le potentiel poétique d'une bande de losers désabusés, j'ai écrit *COWBOY*, fresque fictionnelle à l'ambiance cinématographique remplie de chaleur, de sons, de rythmes. Un bout de désert, avec des bouts de héros, pour conjurer l'ennui, l'attente et cette putain de foutue réussite sociale.

COWBOY est la mise en scène de ce que j'aurais rêvé à l'époque. Nous voir transposés au bord d'une route chaude, un bon vieux motel plein de flash colorés derrière nous. J'aurais préféré nous voir attendre 10 ans là, impétueux d'apparats héroïques, que de rester sur ce parking à observer tout le monde rentrer chez soi et la solitude, immense, s'étendre comme une nappe de pétrole jusqu'au lendemain suivant.

J'ai imaginé l'héroïsme et la gloire sous toutes ses coutures et je n'étais pas la seule. Nous avons rêvé à plusieurs. Ainsi donc aujourd'hui, sur scène, pour déjouer les sentiments d'échecs, nous voilà cowboys.girls et indiens.ennes.

Depuis un an nous avons la chance d'avoir traversé trois résidences au Théâtre des Doms à Avignon, au Théâtre National de Bruxelles et au festival Factory à Liège où nous avons achevé notre étape de création devant plusieurs publics en février 2020. Nous vous remercions de vos soutiens.

Dans les pages qui suivent, j'espère vous donner un aperçu du potentiel créatif de notre groupe d'acteurs et actrices émergents et je vous souhaite une très bonne lecture. Je reste à votre entière disposition pour toutes discussions.

Bien à vous,

Delphine De Baere

REALISATION DU PROJET

Partons du désert …

Les décors de Far-West de Disney ont façonné mon imaginaire. L'iconographie cinématographique des westerns a envahi ma mémoire. Aujourd'hui, cette imagerie crée une grande connivence avec le public.
Ces deux univers m'ont permis de penser une forme immersive pour le spectateur dans un cadre plus attachant que le réalisme d'un parking désert seine-et-marnais. Dans ce spectacle, nous retrouvons nos 4 cowboys et notre indienne dans leur désert.

En nous s'enchaînent les soubresauts de nos impatiences, de nos peurs, de nos désirs...
En nous la vie est une longue phrase musicale. A vrai dire, absolument tout ce qui nous entoure est rythme et proportions ! La lumière, les mots, les sons, les corps, les ambiances sont rythmes, proportions et musiques.

Bruit d'une goutte d'eau, pas d'une santiag, craquements de cacahuètes sous les bottes, sous les dents, entre les doigts, craquages d'allumettes. Râles de chaleur et de lassitudes, rires, raclements de gorge. L'ennui et autres affections, pleurs, claques qu'ils se donnent, bagarres, objets qui se brisent... Nous nous égosillons, nous suons pour suivre une partition belle et bien établie. Nous travaillons à mettre en valeur les couleurs et les sons d'une espérance.

Par ordre d'apparition : *La haine* de Matthieu Kassovitz, ???, *COWBOY* - Raphaël Gilles

Une fois le décor posé… les personnages

« Rien n'est plus grotesque que le tragique et il faut l'exprimer jusqu'à la fin. (…) Et que le pantalon tombe complètement, autour des chevilles. (…) Pour moi c'est capital » Samuel Beckett
Charlie Chaplin, Buster Keaton, Jacques Tati, George Carl, les Marx Brothers, Jérôme Deschamps, Macha Makeïeff, les Deschiens, Les frères Coen, Jerry Lewis, Jim Carrey, Pierre Repp, Roberto Benigni et tant d'autres, nous inspirent…

Dans le noir, des bruits de vents, d'oiseaux, d'animaux, d'insectes parviennent au public. Un monde s'éveille, on croirait la bande sonore d'un film de western. C'est dans cet environnement qu'émergent les personnages.

Du fond de la scène, un des acteurs entre, une faible lumière éclaire son chemin, il est à contre-jour. Il s'avance lentement à l'avant scène. Sa seule santiag au pied droit résonne dans l'espace. Il entre dans un halo de lumière et, fumant du gosier, offre son personnage au public. C'est un cowboy ! Le spectacle commence par un prologue qui dévoile les codes et les clés de la pièce. Le rapport scène – salle est frontal, un face à face plutôt détendu.

L'art de l'éclairage sculpte l'image pictural du western puis laissera progressivement la place à une atmosphère symbolique : celle du temps qui passe. L'ambiance cinématographique et les éléments du jeu théâtral se mélangent. L'éclairage scénique laisse une impression euphorique de communion. Les personnages attendent avec le public, ils respirent en chœur. Depuis cette complicité instaurée par notre premier cowboy à l'avant-scène, chaque signe, mouvement, événement écrit du sens, de l'émotion. Tout le monde joue et deal avec l'espace-temps donné et offre au présent son rôle magique et fondamental d'écrire de l'histoire.
Les autres personnages et Jo la botte se rejoindront à l'avant-scène. Chacun à sa manière incarnera et décevra le stéréotype du cowboy. Ils n'ont ni cheval, ni colt, ni chien. Les attraits du héros ont disparu. Costumes usés, allure pathétique… une émotion grotesque et sublime à la fois se dégage de cet imaginaire universel stylisé. Ainsi dépouillés, ces cowboys ratés se rapprochent de nous et l'identification du public opère.
Sur le plateau qui s'éclaire peu à peu jusqu'à figurer un soleil aveuglant pour les personnages-acteurs, apparaissent des objets d'aujourd'hui abîmés, comme ceux abandonnés sur les plaines. Du mobilier contemporain soumis à rude épreuve. Et à l'avant se trouve la bassine, en métal gris rouillé, remplie d'eau sale. Offrant une intimité mise à mal puisque ce coin destiné à la toilette, est attenant au public.
La lumière qui indique un soleil fracassant, dessine le sable au sol de telle sorte qu'on le croit à perte de vue. Ou bien n'est-ce pas du sable, mais les coques de toutes les cacahuètes qu'ils ont croqué dans cette fournaise euphorisante. La chaleur est jouée par les acteurs et leur sueur (ils sont recouverts d'huile). Quelques nuages passent (qu'un petit logiciel permet), qui obscurcissent par moment cet éblouissant tableau, et présagent du mouvement.

Echo de spectateurs

« Ce sont quatre êtres dans un non-lieu, dans un ailleurs, un no man's land, mais ils ont la possibilité de partir et ne le font pas. C'est ça qui est beau ou qui les rend très humains. On peut presque se dire par moment qu'ils ne forment qu'un. Cet endroit c'est presque comme un *moment*, un instant concrétisé au plateau. C'est un peu la métaphore concrète d'un espace mental. »

« Ce sont 4 êtres cruellement humains face au vide et de là tout peut s'inventer. Ils n'ont que la parole et l'imaginaire pour avancer quelque part. Ils sont bloqués dans un espace vaste et vide tout autour. Ils cherchent à comprendre. Ils s'agitent. Ça me parle aussi de l'attitude du cowboy que chacun doit adopter pour survivre. Ce sont des êtres à vifs dans une attitude de cowboy. Ils doivent gérer une situation qui les dépasse. Une situation qui pourrait être la métaphore du petit homme qui joue au cowboy dans l'immense univers. Ils ont des pensées fulgurantes. Comme des éclats d'intelligence qui les traversent. Ils sont finalement très romantiques en se donnant tout l'air que non. »

« Ils se défendent d'avoir « mieux à faire » que d'être là, sauf qu'ils sont là et qu'ils n'ont rien de mieux à faire et ils s'attaquent constamment. Des humains, quoi. Ils se racontent des histoires, ils bâtissent ensemble un « truc ». Ils se font croire des choses comme pour faire avancer leur histoire à eux. Et du coup cela joue sur le spectateur qui se fait aussi joyeusement arnaquer. Parce qu'ils se jouent aussi de nous. Ils se font parfois plus bêtes qu'ils ne le sont. Ils se font des entourloupes. Ils se surprennent mais donc surprennent aussi le spectateur.

« Bête exemple du poisson : Ah ok il pêche un poisson dans la bassine - le spectateur y croit puisque le dispositif permet à peu près tous les revirements possibles et puis paf ! C'est une bonne blague. »

« Cruauté envers l'autre et cruauté dans la langue. Qui dépeint aussi un monde féroce. Il y a de la force et on voit des veines sous la peau quand les cowboys s'enflamment. On voit les poumons en dessous qui respirent. Tout est très limpide malgré les inconnues (ceci grâce au code de jeu physique et très vivant tout le temps). C'est comme si on était dans la tête sans jamais l'être. Donc les moments existentiels ou plus grands sont reliés à des sensations. En fait c'est sensationnel ! »

« Ils se plaignent tous d'être ensemble, d'être face à des bons à rien mais c'est tout ce qu'ils ont. Donc, qu'ils aiment. Leur humanité se trouve justement dans leur cruauté envers le groupe. »

« Il est question d'un chien qui a disparu - qu'on appelle – qui ne reviendra pas-. On sent l'espoir d'une période passée qui pourrait revenir mais qui semble révolue. (…) On a envie de les voir se construire encore d'autres futurs possibles. On veut aussi et encore des conflits parce qu'ils ne sont jamais univoques. Parfois, tu te rends compte qu'ils prennent plaisir à créer des conflits. Ça semble les rendre vivants… »

« Ce sont des anti-héros, des héros égoïstes, un peu des Jon Fante, qui se projettent héros dans une situation peu héroïque (ils s'ennuient au milieu d'un désert de cacahuètes quand même). Ça parle de l'humain face au vide de l'existence ou face au trop plein de l'existence. Chaque souvenir du passé (même une blague, une chanson, une anecdote) sont des indices sur leur présent. »

« La « hiérarchie mouvante » est assez géniale. Donc il y a un chef. C'est installé. Mais en fait, ce n'est pas le chef. On est tout le temps surpris des rapports qui changent ou qui évoluent. Et puis il y a une femme attachée tel un animal, telle une vache elle ne s'en plaint pas. Ça semble être comme ça. Ce qui est assez génial c'est qu'on ne verbalise rien là-dessus. Donc ça semble être une règle tacite ou due à un événement passé. Mais on voit aussi que si elle soulève bêtement cette chaise, elle peut tout aussi vite se débarrasser de cette corde. Les choses très concrètes sont de solides métaphores. »

« Il y a le rituel qui est préparé au début. On répète le rituel, on prépare la mort. On se prépare à devenir un souvenir. On rend hommage. On imagine son propre hommage. Ça les rend aussi très humains et très drôles. Et puis, l'écriture. Qui est musicale, rythmée, saccadée. À l'image de leurs intérieurs. Et en contraste avec la situation de base. (Un désert, un non-lieu, un espace-temps). »

Delphine De Baere

Je débute le théâtre à 15 ans. Je travaille avec Didier Ruiz, Rodolphe Dana, Claire Delaporte, Jean-François Auguste, Alexandre Castres, Michaël Serre. J'obtiens un Master à l'école supérieure d'acteurs du conservatoire royal de Liège (Belgique). En parallèle à mes études, je travaille avec six comédiens à questionner la place du théâtre dans la ville en ouvrant aux publics les locaux de l'ancien théâtre de Liège, place de l'Yser. Nous y créons La Commune & *ALMANACH ; De Siderium* de Chloé Winkel ; *Les Interstices de nos actes* de Vincent Sornaga, *Que la peste soit* de Noémie Zurletti… Au cinéma on me voit dans *Amours* de Delphine Noels ; *Mourir gracieusement* de Joseph Paris. En doublage et voix off *La Fille Inconnue* des frères Dardenne. Je travaille avec Adeline Rosenstein sur les guerres de décolonisation et le néo-colonialisme et participe à *Étude sur Les Bonnes de Jean Genet* de Damien Trapletti. Août 2019 je participe à l'École des Maîtres avec Angelica Liddell pour *Histoire de la folie à l'âge classique* de Michel Foucault.

Historique du collectif

C'est avec Marthe Wetzel, Damien Trapletti, Boris Prager et Bastien Montes que nous nous frottons à nos exigences exigences théâtrales, le chant, les chœur, la transe, l'absurde, le burlesque et le masque. Notre 1ère grande expérience est la création du théâtre autogéré de l'ancien théâtre de Liège place de l'Yser que nous avons nommé « Théâtre à la Place ». Nous y créons *Fausse Commune* sur la Commune insurrectionnelle de Paris de 1871. *Dommage que ce soit une putain* de John Ford et tant d'autres événements. Plus tard, nous créons le collectif Le Vlard. Nous squattons des lieux pour en faire des centres de création dont ALMANACH en 2017.

Avoir la force de tenir des murs qui s'effondrent, jouer à transformer des ruines, utiliser le risque comme stratégie de mise en scène collective, travailler avec l'histoire, les épopées et le 21ème siècle… à la recherche d'un lyrisme commun. Ces forces existent encore entre nous, plus que jamais.

L'équipe artistique

Bastien Montes

Boris Prager

Damien Trapletti

Marthe Wetzel

Assistante MESCene ?

Vincent Griffaut

Raphaël Gilles

Hugo Van de Plas

Administration, Production et diffusion

BrunO Lathuliere
bleupetrole.team@gmail.com
+33 (0)6 70 77 36 45

Un spectacle Bleu Pétrole

bleu pétrole

Producteurs, Formateurs, solidaires.